

Pierre VALLIN

L'île de la Chèvre

Pierre VALLIN

L'île de la Chèvre

© Pierre VALLIN, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8073-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux yeux des prisonniers accoudés au bastingage, l'île prit forme au-dessus de l'horizon, mystérieuse, presque inquiétante. C'était un môle de roche claire marbrée d'une végétation clairsemée. Rien apparemment qui pût en faire un lieu d'élection. D'ailleurs, si tel était le cas, l'île de Cabrera eût-elle été choisie pour devenir une prison ?

Sans infléchir sa route, le navire voguait vers la côte où l'œil cherchait en vain un endroit susceptible de l'accueillir. Là-bas, la silhouette d'un château médiéval se découpait au-dessus d'un socle de pierre dont il semblait être né, témoin rassurant d'une possible vie humaine, fût-elle ancienne. Pour ceux qui possédaient des notions de navigation, il parut que le navire, faute d'une manœuvre rapide, se fracasserait bientôt sur les roches. Pourtant, ne changeant rien à la voilure, les officiers espagnols gardaient le cap imperturbablement. Ce fut lorsque la *Cornelia* laissa filer sur tribord un premier promontoire rocheux que l'explication se fit jour, une baie jusqu'alors invisible s'ouvrait devant eux, à laquelle une passe étroite donnait accès. La largeur de ce goulet que le château dominait de toute sa hauteur ne devait guère excéder les mille pieds. Après quoi, la baie allait en s'élargissant tout en s'enfonçant dans l'île sur une longueur que l'on pouvait estimer à un mille. Rien, nulle part, ne laissait deviner une quelconque présence humaine. Seules les ombres portées des nuages, fuyants et bas, donnaient à ce tableau quelque apparence de vie. Tous savaient pourtant que des milliers de prisonniers, leurs compagnons d'infortune, les avaient précédés en ce lieu peu de mois auparavant.

Une fois le navire à l'ancre, les nouveaux arrivants furent répartis dans trois grandes chaloupes que des marins espagnols poussèrent vers le rivage à force de rames. Une autre embarcation les précédait, chargée de militaires en armes. Ils virent que derrière eux la frégate *Cornelia*, manœuvrant sur ses ancres, se présentait de flanc, sabords ouverts, pointant ses pièces à feu vers le fond de la baie. Faisant face à quel danger ? Personne n'aurait su le dire. Là-bas, droit devant eux, se profilait au contraire la seule partie plane de l'île. « Regardez ! » fit une voix, « Des habitations ! ». Au-delà de l'esplanade naturelle vers laquelle convergeaient les regards, ils discernèrent bientôt les huttes de branchages qui, de tous côtés, partaient à l'assaut des pentes. Çà et là s'élevaient des fumées éparses, seuls signes indubitables d'activité. Ils virent que ces cabanes, proches

maintenant, formaient non pas un simple village mais une véritable ville. Celle même où désormais ils seraient appelés à vivre.

Une foule nombreuse et, semblait-il, des plus misérables, s'était agglutinée sur le bord de mer. Les Espagnols, pointant leurs armes, enjoignirent à ces curieux de reculer. Les ordres claquaient, brefs et violents, mêlant curieusement les langues : « Detras, detras ! En arrière, vite ! ». Les prisonniers s'exécutèrent en silence, dégageant un vaste demi-cercle où le débarquement put commencer. Les chaloupes s'étaient échouées à quelques mètres du rivage et François Duval pensa que l'eau de mer serait fatale à sa dernière paire de bottes. Il s'apprêtait à les retirer lorsque, le soulevant par les coudes, deux matelots lui firent franchir l'espace qui le séparait du sable. « Hay, señor doctor ! Ya hemos llegado ! ». Il reçut par la même voie ses quelques bagages tandis que le chargement des chaloupes s'entassait sans ménagement sur la plage. S'y ajoutèrent les objets de première nécessité que les Espagnols fournissaient aux nouveaux arrivants et qui, pour l'essentiel, consistaient en gamelles culottées et bosselées. Après quoi, avec les mêmes précautions fébrile, les Espagnols regagnèrent leurs embarcations.

Un homme à la peau noircie, presque tannée, comme celle de tous ses compagnons de captivité, s'approcha de lui :

— François Duval ? Je dois vous conduire jusqu'à l'hôpital.

— Bonjour ! Les Espagnols sont-ils toujours aussi nerveux ?

— À chaque fois on croirait qu'ici ils abordent les rives de l'enfer...

Ils cheminèrent en silence parmi les huttes de branchages dont les plus récentes, aux parois de feuillages encore verts, semblaient être nées d'un entrelacs de plantes extraordinaire. Ces habitations se comptaient par centaines, voire par milliers. La rareté des passants donnait à ce lieu étrange l'aspect d'une ville déserte. Ceux qu'il croisait présentaient un aspect similaire dû, semblait-il, à leurs vêtements désassortis, dont se percevait à grand peine l'origine militaire. Outre leur teint foncé et leur maigreur de spectres, tous donnaient le sentiment d'un profond désœuvrement. Hormis quelques feux sur lesquels étaient posés les récipients les plus divers, l'absence de toute activité réglée laissait penser que la plupart des prisonniers restaient à l'intérieur des huttes, trop exigües pourtant pour qu'on s'y tienne debout. Quand son guide s'arrêta près de la plus grande de ces constructions végétales, François comprit qu'ils se trouvaient devant l'hôpital.

— Duval !

Thillaye ! Il avait reconnu sans peine la voix du vieil ami qu'il savait présent sur l'île. Ils avaient tant à se dire ! Mais, écourtant les congratulations, ils passèrent vite à l'essentiel : Cabrera, où Thillaye se trouvait depuis plusieurs mois.

— Ici, plus de hiérarchie ni de commandement. Ne restent que les hommes et ce qu'ils font de leur personne...

— Lesage et Peltier ne sont pas avec toi ?

— À cette heure, ils visitent les malades, trop nombreux pour être accueillis dans nos deux salles.

Celles-ci consistaient en deux bâtiments séparés. « Le second est réservé aux maladies contagieuses, expliqua Thillaye, mais dans l'île, elles sont très rares. « C'est de la faim et de la soif que ceux que tu vois ici souffrent le plus souvent ». L'entrée, affectée aux consultations, était séparée du reste du bâtiment où les lits, alignés sur un rang, ne libéraient qu'une allée étroite. « La taille des poutres dont nous disposons ne permettait pas de faire plus grand... ». Recouverts de fougères, des treillis de branchages tenaient lieu à la fois de sommiers et de paillasses. Leurs occupants, d'une maigreur cadavérique, semblaient pour la plupart à l'article de la mort.

— Non, non, ils sont plus vivants que tu crois, fit Thillaye. Une légère augmentation de leur ration alimentaire et, en deux semaines, ils seront sur pied. À eux ensuite de reprendre des forces s'ils en ont la volonté. Hélas, ceux que nous revoyons le plus souvent ici sont ceux dont le ressort est brisé.

Isolé par une cloison, le fond de la grande salle était réservé aux actes chirurgicaux. « Ici, nous redevenons chirurgiens mais, loin de la guerre, les seules amputations que nous avons à faire sont dues à la gangrène... ».

— Je suppose que sur l'île il n'y a pas de femmes ?

— Les femmes ! Excuse-moi, mon cher Duval ! Oui, oui, sur l'île, elles sont une vingtaine.

Puis Thillaye avait proposé de le conduire au château où les quatre chirurgiens étaient logés ainsi que l'unique autre officier, un lieutenant qui avait refusé de quitter l'île comme l'avaient fait ses collègues, ce que lui n'avait pas voulu faire sans sa compagne. « Il est vrai qu'elle lui a coûté assez cher... », avait ajouté Thillaye, énigmatique. « Sur l'île, on l'appelle la Châtelaine et elle s'y prête de bonne grâce ». Chemin faisant, François apprit que le dernier occupant du château était un prêtre espagnol chargé par la Junte de Majorque de dispenser la bonne parole à Cabrera.

— Tu découvriras Don Esterlich bien assez tôt..., fit Thillaye, décidément

porté au mystère.

Après avoir longé le bord de mer, le chemin s'élevait au flanc d'une colline escarpée. En peu de minutes, ils eurent une vue dégagée sur l'ensemble de la baie et sur les reliefs rocheux qui s'étiraient sur ses rives, l'enserrant comme deux longs bras. Duval vit que la *Cornelia* n'avait pas repris la route de Palma mais qu'elle avait jeté l'ancre à l'entrée du goulet. Un peu plus loin, deux autres navires, également au mouillage, battaient pavillon britannique. « Comme tu vois, nous sommes bien gardés ! ». Il apprit que la frégate était chargée de la garde rapprochée de l'île tandis que les navires anglais en surveillaient les abords par de vastes rondes. Ces précautions s'étaient montrées insuffisantes le jour où des prisonniers, profitant de l'éloignement momentané des trois navires, s'étaient emparés de l'embarcation qui livrait à l'île des barils d'eau. Les fugitifs n'avaient pas été repris et les Espagnols, furieux, avaient mis fin à ces livraisons. Depuis, les prisonniers devaient se contenter des maigres ressources de l'île : une source de bonne qualité mais au débit réduit et un puits dont l'eau saumâtre était impropre à la boisson.

— Au château, nous disposons d'une citerne. En mauvais état certes, mais qui joue encore son rôle.

La citadelle découpait ses formes massives sur le ciel d'orient, imposante et modeste à la fois, conçue visiblement pour une petite garnison. Le chemin qui menait à la forteresse s'achevait par un escalier. Plaqué contre la muraille, celui-ci surplombait un vide de plusieurs mètres. « C'est l'incommodité de cet accès au château qui nous a empêchés d'en faire notre hôpital. Ce à quoi ses vastes salles se seraient pourtant prêtées », expliqua Thillaye. De fait, l'étroit escalier atteignant latéralement la porte de la citadelle rendait impossible tout assaut frontal contre le lourd battant de bois. Duval, le nez levé, admirait l'agencement de la muraille quand la voix de son ami l'avait ramené sur terre :

— Duval ! Puis-je te présenter notre charmante châtelaine ?

Châtelaine... À première vue, le titre semblait usurpé. Rien dans le vêtement de la nouvelle arrivante ne méritait ce nom. Pas plus que son teint trop hâlé. Mais, charmante, la dame l'était assurément. Son port de tête était plein de noblesse et son nez, un peu grand, mais d'un dessin parfait, ajoutait à sa distinction naturelle.

— Mes hommages, Madâme, fit malicieusement Duval qui, joignant le geste à la parole, ploya le dos comme il eût fait dans un salon, approchant ses lèvres de la main qui se tendait vers lui. Main quelque peu hésitante dont il vit que la peau

et les ongles, d'une propreté irréprochable, manquaient cependant de soins. En avait-il trop fait ? Son interlocutrice restait de marbre.

— Bonjour monsieur, fit-elle sans sourire. Puis, d'une voix légèrement rocailleuse dont il ne parvint pas à situer l'accent, elle ajouta : Je ne crois pas qu'ici ce soit... l'endroit idéal pour vous souhaiter la bienvenue.

Elle voulait s'exprimer avec recherche. Il trouvait cet effort charmant. Thillaye posait sur lui son regard ironique et il en conçut un certain agacement. La « châtelaine » ne se départait pas d'un air sérieux, non dépourvu d'amabilité. Comme si, bien disposée à son égard, elle ne savait pas comment le montrer. « Je dois me rendre à la répartition... », finit-elle par dire pour rompre un silence trop pesant.

Il s'effaça devant elle, dégageant entre la muraille et lui autant de place qu'il était possible c'est-à-dire très peu. Peut-être même, dans cet escalier étroit, ne se recula-t-il pas autant qu'il aurait pu. « C'est mon jour de chance », pensa-t-il tandis qu'elle se glissait dans cet espace exigu, levant vers lui ses yeux presque noirs. De ses vêtements, émanait un parfum de lavande... La regardant descendre l'escalier d'un pied léger, il se dit que la Châtelaine se conduisait avec autant de grâce que d'aisance.

— Je suppose que la châtelaine a un nom ?

— Corinne... Corinne Lemarchand. Cantinière de l'armée Impériale. Comme tu vois, elle n'a pas toujours été châtelaine...

— Et... le lieutenant ?

Il n'avait pu dire « son compagnon » ou « son mari » pour désigner ce militaire pour lequel il éprouvait déjà de l'antipathie. Et Thillaye, toujours avec son air narquois :

— Roland Joubert. Lieutenant des marins de la garde Impériale. Tu as vu en venant les casernements qui forment la seule partie organisée du camp. La seule où se perpétue un certain esprit militaire. C'est là que sont regroupés les gardes de la Marine. Joubert passe avec eux une grande part de son temps. Au point que certains se demandent s'il est resté sur l'île pour sa femme ou pour ses hommes... ».

La grande porte du château donnait accès à une cour profonde et mal éclairée. Par paliers successifs, un escalier y desservait trois galeries sur lesquelles s'ouvraient les portes des chambres. « Viens, dit Thillaye. Je vais te conduire à ton « cantonnement »...

À Cadix déjà, grâce à leur esprit de discipline, les marins de la garde Impériale

étaient ceux qui avaient le mieux résisté dans l'enfer des pontons. Effroyable aventure que celle des prisonniers de Cadix... dont Duval avait partagé la plus grande partie. En regard, la réclusion à Cabrera pouvait paraître enviable. Mais pour ces hommes, transportés sur l'île désolée des Baléares, une captivité avait succédé à une autre. À l'automne 1805, lorsqu'à Trafalgar l'escadre de Nelson avait mis en déroute la flotte franco-espagnole, une poignée de navires français s'étaient réfugiés dans la rade de Cadix. Trois ans plus tard, bien que, depuis, les armées françaises aient envahi l'Espagne, les vaisseaux assiégés étaient toujours là. Pour l'amiral Rovily, la rade protectrice s'était muée en piège mortel le jour où les Espagnols s'étaient retournés contre les Français, désignés désormais comme des ennemis. Prise entre les navires anglais et les canons espagnols, l'escadre française se trouvait dans une position intenable. Dépêché vers Cadix pour y briser cet encerclement, le général Dupont portait le dernier espoir. Mais on apprit bientôt qu'il avait échoué. Tombé dans le traquenard de Bailén, il avait même été contraint de déposer les armes. Pour Rovily, il n'y n'avait plus d'autre choix que se rendre et les vaisseaux français, désarmés, dégréés, étaient devenus « les pontons de Cadix ». Curieusement, ce fut les soldats vaincus de Bailén, ceux-là mêmes qui devaient libérer ces navires, qui vinrent s'entasser dans leurs flancs. À bord de chacun d'eux, Duval et ses collègues avaient bientôt compté plus de vingt décès par jour. Rien n'était prévu pour l'évacuation des cadavres qui s'entassaient à la proue des navires dans une chaleur torride. Dans certains pontons, surpeuplés, on pendait aux mâts et aux vergues les corps dont les oiseaux de mer se disputaient les chairs. Des flottilles d'embarcations amenaient de Cadix des curieux qui accablaient les prisonniers d'injures et de malédictions ou les bombardaient de projectiles divers. Chaque jour, la déchéance s'étendait. Les chirurgiens avaient constaté que, là comme ailleurs, elle s'exerçait inégalement. Quelle était la cause de l'immunité dont eux, médecins, bénéficiaient en premier ? Pour vaincre la maladie, suffisait-il de l'affronter ? Que ne parvenaient-ils alors à communiquer cette volonté aux autres prisonniers !

Les officiers, regroupés à bord de *La Vieille Castille*, constituaient une autre catégorie d'exempts. Moins nombreux, ils disposaient de plus d'espace et ces hommes instruits s'étaient organisés pour combattre les effets de la détention. Exercices physiques, jeux, heures d'étude se succédaient dans un emploi du temps qui ne laissait aucune place à la mélancolie. Une attention particulière était accordée aux mesures d'hygiène strictement calquées sur celles du règlement militaire. Mais en dépit de leurs effets peu contestables, ces mesures

ne pouvaient être appliquées sur les autres pontons où le manque d'espace et l'épuisement des hommes s'opposaient à leur généralisation. Il en était de même à Cabrera où, si la place ne manquait pas, la fatigue physique et mentale annihilait tout espoir d'amélioration.

Sur les pontons, l'autre groupe de « bien portants » était celui des femmes. À bord de *La Vieille Castille*, les épouses des officiers bénéficiaient des mêmes avantages que leurs compagnons et elles en tiraient les mêmes bénéfices. Mais la situation des autres femmes, au nombre de deux cents, était bien différente. Certaines avaient suivi à la guerre leurs maris, leurs fiancés, leurs amants, sous-officiers ou soldats du rang mais la plupart d'entre elles étaient ces cantinières, vivandières et autres lavandières - ou filles à soldats, qui accompagnaient les armées impériales par toute l'Europe. La plupart le faisaient à titre privé que ce fût par intérêt, par amour ou par vocation. Parfois, inscrites régulièrement sur les rôles de l'armée, elles étaient habilitées à porter les armes, habillées en hommes ou même admises en tant que femmes. Mais le sentiment général était que celles qui choisissaient ainsi de combattre se fourvoyaient. La vocation d'une cantinière n'était pas de tuer mais de faire vivre. Sur les pontons, cet état d'esprit se perpétuait et l'on en mesurait chaque jour les heureux effets. Sur elles-mêmes d'abord ; comme si, occupées à soulager les maux des autres, elles n'avaient pas le temps de se soucier des leurs. Ou bien était-ce parce que ne restait plus sur les pontons que celles qui avaient survécu aux campagnes militaires ? Ces épreuves, les hommes de leur côté, les avaient bien sûr traversées et en première ligne, mais, soldats, ils les affrontaient au sein d'un corps organisé et ils étaient entraînés à le faire. Elles, livrées à elles-mêmes, devaient s'en remettre à l'astuce et l'improvisation pour nourrir et faire vivre « leurs hommes ». Cette tâche était celle que poursuivaient sur l'île la vingtaine d'entre elles qui y avaient suivi ces mêmes hommes

Etait-ce cette faculté d'adaptation propre aux cantinières qui avait permis à Corinne de se métamorphoser en châtelaine ? Duval devait admettre qu'à quelques détails près, elle avait tout d'une dame...

*

Le chemin qui, chaque matin, conduisait Duval du château à l'hôpital, longeait la baie sur une partie de son parcours. Il surplombait alors la mer que la brise